

23^e DIMANCHE ORDINAIRE C

Dimanche 4 septembre 2022

Les textes de ce 23^e dimanche forment un ensemble plutôt déconcertant. Nous avons entendu successivement une méditation irénique sur la sagesse de Dieu envers l'homme, une demande émouvante de Paul en faveur d'un esclave fugitif devenu entre-temps chrétien et une exhortation martiale de Jésus au renoncement et au sacrifice. Quel rapport existe-t-il entre ces trois textes ? Quel lien découvrir entre eux ? Peut-être celui que Paul établit au début de la 1^{ère} lettre aux Corinthiens entre la sagesse de Dieu et la sagesse du monde : « Alors que les Juifs demandent des signes et que les Grecs sont en quête de sagesse, nous proclamons, nous, un messie crucifié, scandale pour les juifs et folie pour les païens, mais pour ceux qui sont appelés, Juifs ou Grecs, c'est le Christ, puissance de Dieu et sagesse de Dieu. Car ce qui est folie de Dieu est plus sage que les hommes, et ce qui est faiblesse de Dieu est plus fort que les hommes » (1 Cor 1, 22-25). Sous des formes différentes, les trois lectures de ce dimanche rappellent l'écart qui existe entre la sagesse des hommes et la sagesse de Dieu. Mieux, elles démasquent l'irrationalité de la première au regard de la seconde. Le livre de la Sagesse établit le principe, l'Evangile provoque à la conversion tandis que le billet de Paul en donne une illustration concrète. A chaque fois le raisonnement est imparable et loin d'humilier l'esprit humain, la sagesse de Dieu le libère et le rend à lui-même.

Le livre de la Sagesse part de la différence infinie entre Dieu et l'homme pour aboutir à cette nécessité qu'a l'homme de s'en remettre à Dieu pour se diriger droitement. « Nous avons peine à nous représenter ce qui est sur terre, et nous trouvons avec effort ce qui est à portée de la main ; qui donc a découvert ce qui est dans les cieux ? Et qui aurait connu ta volonté, si tu n'avais pas donné la Sagesse et envoyé d'en haut ton Esprit Saint ? » C'est donc notre raison elle-même qui nous incite à ne pas nous prendre pour la mesure de toute chose. L'homme doit demeurer un être ouvert, prompt à se laisser enseigner, car il n'a pas en lui-même de quoi maîtriser son destin. Le livre de la Sagesse nous invite donc à nous situer dans l'attitude spirituelle du disciple, à entrer dans l'enfance spirituelle. Et voici qu'avec l'Evangile la Sagesse s'est faite chair : l'Esprit Saint parle par la bouche de Jésus. La conversion dont il s'agit ici, aussi bien intellectuelle qu'existentielle, gagne en précision et en intensité. Elle se heurte aux illusions que nous entretenons. Quoi de plus naturel en effet que de désirer le bonheur sur la terre ? Y a-t-il philosophie plus accordée à l'esprit humain que celle d'Epicure qui consiste à s'organiser de telle sorte que l'on minimise les inévitables tracas de l'existence afin d'optimiser son bonheur en cette vie passagère ? Telle est la sagesse des hommes. Jésus vient nous rappeler qu'il ne peut en être ainsi. L'humanité vit une condition déchue, blessée. Il ne s'agit pas de faire avec mais d'en sortir. L'homme ne peut se contenter d'un bonheur au rabais. Il doit sortir de sa prison, même si à force de l'aménager il a fini par en rendre les barreaux dorés. C'est une question de vie ou de mort. La sagesse du monde voudrait nous faire croire que nous y sommes en sécurité. C'est en vérité tout le contraire. Jésus rappelle certes avec rudesse les conditions de notre libération : s'attacher à lui, notre véritable libérateur. Comme un naufragé qui s'agrippe au treuil de l'hélicoptère qui vient le secourir, sous peine de périr, et non comme un de ces repus qui fait la moue devant ce qui lui est proposé. L'aide de Jésus n'est pas de l'ordre du facultatif, elle est de l'ordre du vital. « Vite, sortons d'ici » fait dire un Père de l'Eglise à Jésus descendu aux enfers s'adressant à Adam qu'il est venu délivrer des liens de la mort.

Il faut accepter de passer par ce que Jésus a vécu dans son exode de ce monde à son Père. Il est venu nous chercher, il faut le suivre. « Celui qui ne porte pas sa croix pour marcher derrière moi ne peut pas être mon disciple ». Il faut hâter le pas, se désencombrer de ce qui nous ralentit, renoncer à ce qui entrave notre marche à sa suite. « Si quelqu'un vient à moi sans me préférer à son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères et sœurs, et même à sa propre vie, il ne peut pas être mon disciple ». Cela choque n'est-ce pas ? Et pourtant. Notre amour des biens et des personnes est souvent désordonné, soit excessif, soit insuffisant. Il ne fait que refléter le trouble de notre cœur, trop centré sur ses propres pensées. Il faut accepter de se décentrer de soi, de devenir ouvert et

disponible. Se renoncer pour suivre le Christ, c'est ainsi se libérer. C'est une thérapie du cœur. Mais c'est plus encore. Comme le dit S. Benoît dans sa Règle, « il ne faut rien préférer à l'amour du Christ ». Tout doit être pesé et resitué à l'aune de cet amour-là, y compris nos affections les plus légitimes, y compris notre attachement à cette vie. Dans notre monde abîmé, ce n'est que par la croix qu'on accède à la gloire. Il n'y a pas d'autre chemin. Tout ce à quoi nous avons renoncé de bien, nous le retrouverons, transfiguré, dans la lumière créatrice de Dieu. Nous le posséderons désormais librement, sans cette avarice qui nous caractérise ici-bas. Telle est notre croix : elle est la condition de notre libération, elle est le gage de notre bonheur. Elle balise le chemin de notre existence. A chaque carrefour, nous sommes confrontés au choix crucial : « Veux-tu, de nouveau, sérieusement, conclure ton alliance avec le Crucifié ? » interrogeait Edith Stein. A chaque carrefour de notre existence, la sagesse du monde nous suggère de composer, de transiger. Avec S. Paul oserons-nous dire que « c'est par la folie du message qu'il a plu à Dieu de sauver les croyants » (1 Cor 1,21) ? Oui, suivre Jésus est un choix qui engage, un choix qu'il faut confirmer à chaque instant. La croix n'est pas un événement ponctuel dans notre vie, c'est un style permanent. S. Maximilien Kolbe aurait-il donné sa vie à Auschwitz s'il n'avait pas été le religieux fervent de chaque instant ? Marcher à la suite du Christ exige de la persévérance. Il y faut de la méthode. D'où les deux petites paraboles qui illustrent le propos de Jésus. Qui veut construire une tour ou gagner une guerre doit évaluer avec soin ses moyens. La sagesse divine ne craint pas à l'occasion de recruter la sagesse des hommes. Là encore, il faut nous convertir. N'avons-nous pas tendance à n'agir rationnellement que dans les domaines où nous pouvons immédiatement évaluer les résultats ? Sommes-nous dispensés d'apporter le même soin aux choses qui ne se voient pas ? Et pourtant Jésus nous dit que tout acte d'amour, même accompli dans le secret a sa valeur. S. Thérèse de l'Enfant-Jésus, malade, marchait dans son cloître pour un missionnaire.

Ces deux petites paraboles qui nous disent de construire et de combattre avec méthode et persévérance nous parlent aussi le langage de la sagesse. Si nous les mettons en pratique, nous découvrirons aussi le langage supérieur de la sagesse divine. C'est l'exemple que nous donne Paul dans son billet adressé à Philémon. Il y engage son correspondant à être cohérent avec sa foi. Puisque son esclave fugitif est devenu croyant, il est désormais un frère. Et puisque, lui, Philémon, est chrétien, il doit en plus pardonner les torts subis. Paul exhorte ainsi Philémon à se convertir à l'intérieur même de sa foi, à embrasser pleinement cette sagesse divine qui humilie la sagesse du monde, mais il le fait avec le langage même de la raison. Philémon doit, pour suivre le Christ, porter cette double croix : renoncer à la vengeance et accepter de voir en l'esclave un frère. En affranchissant spirituellement son esclave, le maître connaîtra lui aussi un affranchissement spirituel, une libération intérieure. Telle est la fécondité de la croix dans le monde, fécondité indissociable de l'amour, et dont témoigne Paul, « aujourd'hui en prison à cause du Christ Jésus » mais libre intérieurement de toute contrainte.